

Note

« Sagard l'oublié : à propos de "Chateaubriand et ses précurseurs français d'Amérique" »

Jack Warwick

Études françaises, vol. 5, n° 1, 1969, p. 89-91.

Pour citer cette note, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036373ar>

DOI: 10.7202/036373ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

SAGARD L'OUBLIÉ
À PROPOS DE « CHATEAUBRIAND
ET SES PRÉCURSEURS FRANÇAIS D'AMÉRIQUE »

Monsieur le Directeur,

Un complot ourdi en 1629 semble réussir, jusqu'en 1968, à dévaloriser le rôle de certains missionnaires au Canada. Car votre numéro spécial sur les précurseurs de Chateaubriand passe sous silence la contribution faite aux descriptions des sauvages par les premiers récollets.

Sans pouvoir affirmer que ces religieux aient influencé directement la conception du *Génie du christianisme*, j'ose soutenir que leur apport à la tradition chrétienne du bon sauvage y a autant de part que les textes cités par Auguste Viatte. Monsieur Viatte semble ignorer Gabriel Sagard, qu'il a rangé, bien sûr, à l'index de son *Histoire littéraire de l'Amérique française*, mais pour renvoyer le lecteur à une note erronée où le titre même du *Grand Voyage* ne figure pas. Cet ouvrage faisait pourtant partie d'une querelle de grande envergure. Ce sont les jésuites qui ont gagné la partie, et c'est aux jésuites que votre numéro spécial rend les honneurs. Mais trois siècles plus tard il faudrait savoir pénétrer et dépasser la façon dont leurs partisans ont faussé l'histoire.

Constatons donc que parmi les écrits des missionnaires au pays, *le Grand Voyage* est le premier livre complet qui soit consacré presque entièrement à la description des indigènes. Malgré ses défauts évidents — manque d'ordre, plaidoyer mal caché, plagiat — il s'acquitte sans doute mieux de ce but que les *Relations*, qui tombent dans le péché contraire — rhétorique mielleuse, ordre préconçu — sans être exemptes du plagiat non plus. Car Sagard semble être foncièrement,

voire naïvement, honnête; la polémique lui va mal et cela va le perdre dans son *Histoire du Canada*.

En l'an 1632 se publie le *Grand Voyage*, l'édition truquée des *Voyages de Champlain* et le début des *Relations des Jésuites*. Les ressemblances entre ces trois textes nous cachent la nature du différend où chacun ressuscite, à sa façon, le mythe du bon sauvage. Si Le Jeune, en 1634, mentionne en passant que les sauvages « n'ont ny charges ni dignitez », c'est pour louer chez ces enfants l'absence de l'ambition. Mais on entrevoit que pour l'auteur autant que pour ses lecteurs, admirateurs sans doute du *Cid* de Corneille, l'ambition est la passion mâle par excellence. Pour Sagard, au contraire, ce que nous pouvons appeler la « démocratie » des Hurons est une qualité positive, seule défense des droits naturels et traditionnels à une époque de ministres et conseillers novateurs, architectes de l'absolutisme et de l'économie moderne. Quant à Champlain, il n'y avait vu qu'un fait curieux, car il n'avait jamais eu l'idée de considérer la société barbare sur un pied d'égalité avec la société sérieuse.

Il appert donc que c'est Sagard qui a lancé, au siècle de Louis XIII, le type du bon sauvage qui engage les passions politiques, et qui entre dans les synthèses — ou hypothèses comme le remarque très justement Monsieur Viatte — du siècle suivant. Tandis que Sagard cherchait à pénétrer leur système social pour rendre les Hurons compréhensibles aux Européens, Le Jeune quittait sa chaire de rhétorique pour aller sauver les âmes en masse. De là les baptêmes records auxquels Marie de l'Incarnation fait ses allusions satisfaites (au début, car elle a perdu son bel optimisme par la suite). Les jésuites, en prenant la place des récollets, se proposaient une humanité enfantine, susceptible de réduction à la foi (la phrase est de Champlain, mais courante à l'époque) et incapable, avant d'être foncièrement colonisée, d'aucun acte « de vraie vertu morale ».

L'opinion de Richelieu s'est inscrite dans l'histoire, où nous sommes obligés de la lire, faute de documents plus précis. La colonie prenait de l'importance, il ne fallait pas l'abandonner à des moines superstitieux,

inefficaces et ingouvernables. Les jésuites, malgré certaines réserves, lui semblaient plus aptes à franciser le pays, ce qui aurait favorisé le commerce. Si, au surplus, ils pouvaient rapporter des anecdotes édifiantes sur les sauvages, pour prêcher contre l'avarice ou contre l'impiété, tant mieux pour la morale des gens simples. Richelieu, attritionniste inflexible, n'a pas dû s'inquiéter des nuances psychologiques de la conversion.

Armand Hoog a raison de souligner qu'il y a eu plus d'un seul mythe de la nature exotique. Ou pour mieux dire, dans ce mythe il y a plusieurs fils différents mais qui s'entrelacent. Ainsi Voltaire suivait ses maîtres jésuites en projetant sur la forêt américaine sa vision du jardin potager, mais reprenait chez leurs adversaires l'image de la liberté, non pas pour s'étonner comme Charlevoix (qui a visiblement du mal à accepter qu'on puisse la préférer au confort), mais pour la politiser comme Sagard (qu'il avait lu). Et François-Xavier Garneau de même.

Attribuer aux jésuites, comme le fait Monsieur Viatte, le leadership incontesté du pays, c'est amputer l'histoire culturelle d'un organe vital. Ranger Chrétien Le Clercq sous leur égide (ou peu s'en faut), c'est refuser de comprendre l'écrivain dans son contexte historique; car ses allusions aux Français qui ne recherchent que les pelleteries, et aux sauvages qui se croient abandonnés voyant le départ des récollets, ne sont que de la propagande anti-jésuite.

Sans croire toutes les médisances de Le Clercq, écartons cette vieille hypothèse d'un pays homogène et anodin depuis ses origines, pour faire place à une conception de la culture — d'une vie vécue en français depuis trois siècles comme vous dites — bien plus intéressante que l'eau de rose qu'elle sent au premier abord.

La suppression des missionnaires récollets était, à l'origine, une injustice sur le plan humain; elle l'est devenue, à présent, sur le plan intellectuel.

JACK WARWICK